

# NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

2024

Pascale Renaud-  
Grosbras

Texte :

Juges 9, 7-15

## Prédication

### Introduction

Partout dans le monde cette année, des élections à haut risque nous obligent à nous poser la question de la gouvernance. Ce matin, je voudrais méditer avec vous cette question, mais à partir d'un texte biblique. J'ai choisi la première parabole de la Bible, la plus ancienne en tout cas, qui se trouve dans le livre des Juges.

Le livre des Juges parle d'une période précise de l'histoire du peuple d'Israël, mais il faut dire tout de suite que c'est une façon littéraire de parler des questions qui se posaient, ce n'est pas un compte-rendu historique. A plusieurs moments, le peuple d'Israël a été confronté à la question du pouvoir ; qui s'en empare, comment il est utilisé, quel consentement lui est donné, et les risques qui l'entourent.

Dans le livre des Juges, il s'agit donc d'analyser, lucidement, la question du pouvoir. Quel projet de société peut-on construire, quels sont les enjeux, les risques, les questions à se poser ? Voilà ce qu'examine le livre des Juges. En écrivant ce livre, les auteurs bibliques veulent amener les croyants à exercer sens critique et esprit de discernement. C'est une invitation à examiner de façon critique toutes les idéologies et les institutions, dans une période de troubles politiques, religieux et sociaux<sup>1</sup>.

Prenons donc, au chapitre 7, l'histoire d'Abimélek, celui qui voulait devenir roi. Il avait 70 frères, ils étaient tous fils du roi Gédéon, mais pas de la même mère. Abimélek commence par faire campagne auprès de sa famille maternelle. Il a pour argument celui du sang, disant : « Vous n'allez tout de même pas préférer que n'importe qui



1 Le livre des Juges fonctionne sur un schéma répétitif : le peuple d'Israël est confronté à une situation sociale et politique désespérée : la guerre, ou l'occupation par des ennemis, ou un roi qui faillit à son devoir ; le peuple se plaint auprès de Dieu qu'il les a laissés tomber ; un prophète vient rappeler au peuple que Dieu l'a fait sortir de l'esclavage en Égypte et ne l'a jamais abandonné, et qu'il va intervenir une nouvelle fois ; le nouveau dirigeant trahit sa mission, en général en se mettant à adorer

vous gouverne, il faut quelqu'un qui soit du même sang que vous, qui soit légitime par le sang ». Pour régler le problème, Abimélek<sup>2</sup> finit par assassiner tous ceux qui s'interposent entre lui et le pouvoir. Il engage des hommes de main et trucidé tous ses frères. Enfin presque, il en reste un, un seul, le plus jeune, qui s'appelle Yotam, ce qui signifie « Dieu est intègre ». Et le peuple, plutôt que de condamner l'abominable assassin... lui demande d'être leur roi. Le tyran arrive donc au pouvoir par la soumission volontaire du peuple qui, aveuglé par son discours, se laisse dévorer. Abimélek est investi de la royauté.

## **Jg 9,7-15 – première parabole de la Bible, la fable de Yotam**

*7Yotam fut informé de tout cela. Il monta au sommet du mont Garizim et s'écria de toutes ses forces : « Écoutez-moi, maîtres de Sichem, et Dieu vous écouterà !*

*8Un jour, les arbres décidèrent de se choisir un roi. Ils dirent à l'olivier : "Règne sur nous !" 9Mais l'olivier répondit : "Vais-je renoncer à produire mon huile, appréciée par les dieux et par les êtres humains, pour aller m'agiter au-dessus des autres arbres ?" 10Les arbres dirent alors au figuier : "Toi, viens régner sur nous !" 11Mais le figuier répondit : "Vais-je renoncer à produire mes fruits sucrés et délicieux pour aller m'agiter au-dessus des autres arbres ?" 12Les arbres dirent ensuite à la vigne : "Toi, viens régner sur nous !" 13Mais la vigne répondit : "Vais-je renoncer à produire mon vin, qui remplit de joie les dieux et les êtres humains, pour aller m'agiter au-dessus des autres arbres ?" 14Finalement tous les arbres s'adressèrent au buisson d'épines : "Toi, viens régner sur nous !", lui dirent-ils. 15Et le buisson d'épines leur répondit : "Si vraiment vous voulez me choisir comme roi, venez vous placer sous mon ombre ! Si vous ne le faites pas, qu'un feu jaillisse de mes épines et brûle même les cèdres du Liban !" »*

## **Proverbes 17,3**

*De même que l'or et l'argent sont testés par le feu, de même le Seigneur éprouve la valeur des cœurs.*

## **Prédication**

Celui qui parle dans cette fable, c'est Yotam, le rescapé, celui dont la vie ne tient plus qu'à un fil : on se doute bien qu'Abimélek n'a pas l'intention de le laisser survivre après avoir assassiné tous ses frères. Yotam se lève pour protester, et plutôt que de faire un grand

d'autres dieux, et le cycle recommence.

2 Jg 9 : 1Abimélek, fils de Yeroubaal, c'est-à-dire Gédéon, se rendit à Sichem pour parler avec ses oncles maternels et toute la famille de sa mère. Il leur dit : 2« Allez demander aux maîtres de la ville s'ils préfèrent être gouvernés par les soixante-dix fils de Yeroubaal ou par un seul homme. Et rappelez-vous que je suis de votre sang. » 3Les oncles d'Abimélek répétèrent ses paroles aux maîtres de Sichem. Ceux-ci décidèrent de prendre parti pour lui parce qu'il était un des leurs. 4Ils lui donnèrent soixante-dix pièces d'argent provenant du temple de Baal-Berith. Avec cet argent, Abimélek paya des vauriens et des aventuriers pour qu'ils le suivent.

5Il alla dans la maison de son père à Ofra et, là, il tua ses frères, les soixante-dix fils de Yeroubaal, sur le même rocher. Seul Yotam, le plus jeune d'entre eux, en réchappa, car il s'était caché. 6Les maîtres de Sichem et toute la population de Beth-Millo se rassemblèrent. Ils allèrent au chêne de Sichem, à côté de la pierre dressée, et proclamèrent Abimélek roi.

discours, il raconte une fable, une parabole, une histoire qui a l'air simple mais qui soulève des problèmes essentiels, et on sait combien Jésus aimait avoir recours lui aussi à cette forme littéraire. De quoi parle cette parabole ? Elle a l'air d'une dénonciation sans détour de la pratique de l'assassinat politique, mais on va voir que c'est beaucoup plus complexe que ça... comme souvent avec les paraboles.

Il faut d'abord noter qu'en ayant recours à ce procédé littéraire le personnage de Yotam fait le choix de ne pas se poser en victime : il ne proteste pas sur ce qui s'est passé, il n'en parle même pas. Il en appelle à l'intelligence de ceux qui l'écoutent. Parce qu'il a la sagesse de comprendre que ça ne parle pas que de lui, mais de tous. Des conditions de leur vie à tous. De leur commune humanité, au risque de la violence. C'est une petite histoire, une petite parole toute faible, toute simple, mais une parole de résistance.

Voici donc une histoire d'arbres. D'arbres qui se baladent pour aller se chercher un roi. Et le premier arbre, c'est celui des rois justement : l'olivier, qui produit l'huile d'olive, le trésor du Moyen-Orient, qui sert à l'onction : déposer un peu d'huile sur celui la tête de qui a été choisi pour être roi, pour lui transmettre la justice divine et l'instituer dans sa fonction. Geste royal, geste liturgique, qui parle de justice de Dieu et donc de paix, car l'une ne va pas sans l'autre. Mais l'olivier n'entend pas être roi : il refuse de renoncer à la beauté de son huile, juste pour aller faire le roi au-dessus de tous les autres arbres. La simple dignité de sa fonction lui suffit.

Le deuxième arbre, c'est le figuier. Il est le symbole de la douceur, de la bienfaisance, de la fécondité, de la nourriture simple qui rend des forces et du courage. Il est aussi le symbole de la lecture et de la méditation des Écritures et par là, le symbole de la fidélité à Dieu et à son alliance. Lui non plus n'entend pas abandonner cette fonction pour aller faire le roi au-dessus de tous les autres arbres.

Le troisième, c'est la vigne. La vigne, c'est le symbole de l'alliance entre Dieu et son peuple ; c'est la confiance toujours renouvelée, et la joie qui va avec. C'est la vigne qui produit le vin, qui fait la réjouissance et l'hospitalité, le partage de la table et de la parole, ces choses essentielles pour les humains. C'est la fête aussi, et la célébration des rituels religieux. Le vin fait partie du repas de shabbat, il fera aussi partie du repas du Seigneur, que nous célébrerons tout à l'heure. Non, la vigne non plus n'entend pas abandonner sa fonction pour aller faire le roi au-dessus de tous les autres arbres.

Chacun des trois est au service de tous, et pas de lui-même, plus préoccupé par le bien commun que par son sort propre. Et Dieu est présent dans chacun de ces arbres. Il se rend présent par chacun de ces arbres. C'est grâce à eux que la puissance de Dieu se rend visible dans le monde : mais une puissance bienveillante et simple, à l'opposé de la puissance pervertie qui s'exprime dans le buisson d'épines.

Car la parabole se termine sur une parole dévastatrice. Le buisson d'épines, qui évidemment représente le tyran Abimélek, prend la parole pour dire : je dévorerai tout, je casserai tout, je détruirai tout, et surtout la beauté, la bonté, les fruits que je ne suis pas capable de produire moi-même. Et en plus, je vous ferai ramper pour cela, je vous obligerai à vous égratigner sur mes épines en échange d'une promesse idiote : que mon ombre inexistante puisse vous abriter de quoi que ce soit. Ce sera un feu dévastateur... La parabole met en lumière l'absurdité de ce que propose le buisson d'épines. Il n'y a rien à

gagner à se ranger sous son autorité, strictement rien, mais tout à perdre, et la violence en plus. Alors pourquoi s'y plier ? Pourquoi lui conférer le pouvoir ? Quel mal étrange pousse les humains, eux aussi, à se soumettre à un pouvoir inique ? Quel aveuglement faut-il pour se soumettre ainsi ?

C'est une énigme : les notables de Sichem ont fait le choix d'un roi devastateur. Une seule raison pour ça : ils ont fait confiance aux liens du sang. Ils se sont laissé convaincre par l'argument de la légitimité par le sang. Abimélek leur disait : je suis comme vous ! Il n'y a aucune différence, parce qu'on est les mêmes vous et moi ! Il faut pour régner sur vous quelqu'un qui est exactement comme vous ! Ils ont fait le choix du même. Préférence nationale, on dirait aujourd'hui. Refus de l'altérité, pour le dire autrement. Méfiance envers ce qui ne nous ressemble pas. C'est un réflexe de repli et de peur. Confier le pouvoir sur le simple critère du même, sur le refus de la différence, nous dit ce texte, c'est courir à la catastrophe.

## Principe de la Réforme

Les protestants sont bien placés pour le savoir. On attribue à un de leurs plus grands persécuteurs cette phrase : « L'État c'est moi ». L'absolutisme du pouvoir résulte dans la persécution de ceux qui sont perçus comme étant hors de la norme, qui viennent mettre de la différence, de l'altérité, dans un groupe humain. Les protestants, dès la Réforme, étaient profondément conscients de cette question du danger du pouvoir, pour l'avoir vécu dans leur chair. Et c'est à l'intérieur même des structures des Églises protestantes que cette préoccupation vis-à-vis du pouvoir s'est incarnée, à partir d'un principe très simple.

Aucun humain ne peut légitimement posséder le pouvoir, le pouvoir revient à Dieu et à Dieu seul. Plus précisément, aucun pouvoir humain ne peut se targuer de décider de la valeur, de la légitimité des humains à la place de Dieu. Ou pour le dire autrement : face à Dieu, nous ne sommes pas des pions interchangeables face à un pouvoir absolu. Nous sommes tous des êtres absolument uniques, absolument irremplaçables. Rien ni personne n'a le droit de prétendre peser les âmes à la place de Dieu.

Prétendre que ceux d'en face sont moins humains que soi, moins aimés de Dieu que soi, c'est la tentation de toujours. La tentation du totalitarisme, de l'abdication devant la bêtise et l'oubli. Mais non, nous ne sommes pas interchangeables. Toi mon frère, toi ma sœur, tu n'es pas interchangeable. Tu es unique, et aimé comme tel. Ne rêve pas à être *autre chose* que ce que tu es : tu n'est pas une chose. Et ne juge pas celui qui te fait face. Il n'est pas une chose non plus. Ne le laisse pas te juger : tu n'es pas une chose. Tu n'es pas un numéro.

C'est ainsi que nous pouvons résister, absolument, toujours, à tous ceux qui disent « Tu n'es rien et je suis tout ». Aux yeux de Dieu, c'est faux. Totalement faux. Aux yeux de Dieu, ma légitimité est ailleurs ; je suis ce que je suis, imparfaite, limitée dans mon humanité, mais aimée, tellement aimée. Aux yeux de Dieu, jamais aucun pouvoir ne peut prétendre m'enfermer en disant « Je suis tout ». Parce que le lien de confiance qui me lie à Dieu me délève de tous les enfermements qui prétendraient me dicter ma vie. Rien ni personne ne peut me dire « Tu n'es rien et je suis tout ».

Et je me battrais toute ma vie, en chaire et ailleurs, contre tous ceux qui oseront dire dans ce monde, à qui que ce soit, « Tu n'es rien et je suis tout ». Ou « Tu ne mérites rien et je mérite tout, et ceux qui me ressemblent méritent tout ». Ou « Tu n'es pas légitime devant Dieu ». Tout simplement parce que ce n'est pas vrai. C'est le cœur secret de l'Évangile, le cœur secret de notre foi. C'est une voix ténue dans le monde qui est le nôtre – comme dans le monde d'Abimélek. C'est une petite voix minoritaire, fragile, étrangère, venue d'ailleurs, parce qu'elle nous parle de Dieu, qui est ailleurs, qui est tout autre. Cette petite voix de la résistance déterminée est pourtant profondément digne de foi, de confiance.

C'est pour cela que les protestants, depuis la Réforme, ont mis au cœur de leur vie communautaire le principe du « Semper reformanda », se réformer sans cesse : pour chercher les moyens de vivre ensemble en vérité devant Dieu, pour limiter les effets délétères du pouvoir, pour faire le choix d'une bonne administration. Il faut le consentement de tous à un mode de fonctionnement qui soit juste pour tous. Au nom du principe qui dit que tous sont également concernés, également légitimes pour participer au débat et aux décisions, qu'aucune délégation de pouvoir ne peut se transformer en tyrannie.

La Réforme a permis d'inventer un système démocratique avant l'heure, avec un système de prise en commun de décisions, de rôles bien délimités, en rappelant toujours que l'autorité véritable à laquelle tous se soumettent est celle du Christ. Au moment de la Réforme, on commence à se rendre compte à quel point ce qu'on appelle aujourd'hui la démocratie, c'est le meilleur des systèmes, mais au prix d'une réflexion permanente sur les conditions de son exercice. Ça fait des protestants des gens particulièrement soucieux de la vie publique et du bien commun, et souvent de grands serviteurs de l'État. Parce que la question de l'administration de l'Église se pose à nous, parce qu'elle n'est pas tranchée par le dogme, comme en régime catholique, et que ça nous oblige à toujours remettre notre organisation en chantier. Ça rend aussi le protestantisme plus fragile face à la scissiparité, la tentation de se faire une Église tout seul quand on n'est pas d'accord sur le mode d'administration des autres. Comme c'est toujours à discuter, comme il n'y a plus de pape chez nous pour imposer l'autorité d'en haut, ça rend l'édifice plus fragile, forcément. Mais c'est le prix à payer pour que chacun, chacune, ait voix au chapitre.

C'est ce qui permet aussi, dans les périodes les plus sombres de l'Histoire, de porter, parfois, une parole sur l'état du monde.

Fin mai 1934, il y a 90 ans, naissait en Allemagne l'Église confessante, avec la déclaration de Barmen qui s'appuie sur les confessions de foi protestantes pour s'opposer résolument au national-socialisme et à l'Église en voie de devenir nazie. Les théologiens protestants les plus importants de l'époque participent à sa rédaction, notamment Karl Barth. La résistance intellectuelle et spirituelle trouvait là ses premiers jalons. Je vous cite le premier article de la déclaration de Barmen : « Nous rejetons la fausse doctrine selon laquelle, en plus et à côté de la seule Parole de Dieu, l'Église pourrait et devrait reconnaître d'autres événements et pouvoirs, personnalités et vérités, comme Révélation de Dieu et source de sa prédication ».

Le débat, évidemment, c'est le statut du pouvoir, non pas usurpé, puisque Hitler va arriver au pouvoir par les urnes, mais du pouvoir qui s'appuie sur la haine de l'autre pour se

maintenir. On sait où ça mène. On le sait, mais est-ce qu'on s'en souvient ? Est-ce qu'on est encore capables, aujourd'hui, de comprendre le principe même de la résistance à la folie du pouvoir humain ?

L'époque n'est pas si lointaine où l'on mettait dans le même sac les juifs, les protestants, les francs-maçons et les métèques, ce que Maurras appelait le « Parti de l'étranger ». Je le dis très simplement ce matin : oui, nous sommes des métèques, des étrangers, aux côtés des métèques et des étrangers, depuis que nous avons accepté de suivre un maître étranger et métèque lui aussi, étranger à ce monde, venu d'ailleurs, né d'une autre origine, fils de Dieu, venu révéler Dieu au monde, venu nous rendre légitimes par des critères qui nous échappent.

Oui, la parole qui nous donne vie est celle d'un autre, radicalement autre, étranger, étrange. Un autre inassimilable, un autre radicalement différent. Parole infime, qui nous fait renaître. Parole qui donne d'être lucides et résistants, parole qui donne de protester pour aujourd'hui.

### Bonne nouvelle malgré tout : le feu

Je voudrais, pour terminer, revenir sur l'image finale de la fable de Yotam, l'image du feu.

Confier le pouvoir à un tyran, quel qu'il soit, laisser s'installer la haine et la violence, c'est se lier de confiance avec un feu dévastateur. Constat sans appel, constat bien sombre. Mais constat qui ne doit pas, ne peut pas s'arrêter là. Et pour en prendre le contre-pied, pour ouvrir une porte à l'espérance, c'est vers ce tout petit verset des Proverbes que je vous propose de nous tourner à présent. « L'or et l'argent sont testés par le feu ; de même, c'est le Seigneur qui éprouve la valeur des hommes. »

L'image est belle, d'ailleurs l'apôtre Paul la reprend dans une de ses épîtres (1 Co 3,15) : cette image rappelle que pour purifier un métal précieux, or ou argent, il faut le faire passer par le feu, pour en enlever les scories, tout ce qui les rend moins purs, moins nobles, pour les éprouver et les raffiner. De même, le Seigneur éprouve les cœurs humains. C'est ainsi qu'il leur donne leur valeur : en les faisant passer par le feu, par ce qui les débarrasse des scories, des impuretés. Ce feu-là, ce n'est pas le feu d'un tyran, c'est le feu d'un libérateur. Car en nous faisant ainsi passer par le feu, dans cette belle métaphore, ce qui en ressort est éprouvé et rendu pur. C'est un passage, une renaissance si vous voulez. En nous permettant de passer ainsi à une nouvelle vie, Dieu nous débarrasse au passage de tout ce qui nous encombrait. C'est un Dieu libérateur, qui ne nous laisse pas succomber au poids de nos scories mortifères mais nous en libère pour la vie. Le pardon donné ainsi est décapant, il ne nous laisse pas nous engluer dans le malheur mais nous en libère, vraiment.

D'un côté, dans la fable sur Abimélek, un feu qui dévore toute beauté et toute vie. De l'autre, au creuset de Dieu, le feu qui purifie de toute mort.

Le jugement de Dieu, ce n'est pas un feu qui dévore la vie, c'est un feu qui dévore la mort pour ne laisser que la vie. Le jugement de Dieu, c'est être débarrassé pour une vie nouvelle de tout ce qui alourdissait notre vie : la haine, le mépris et le refus de l'autre en font partie. Entrer dans le Royaume de Dieu, c'est laisser tout cela derrière nous. Certains



seront peut-être jugés bien légers quand tout ce qu'ils avaient apporté avec eux, haine, mépris et violence, sera laissé dans le feu... Restera-t-il quelque chose de vivant en eux ?

Mais ça c'est le jugement de Dieu, et pas le jugement des humains. Lorsque le jugement des humains se permet de porter le feu, celui-là brûle toute vie, dévaste, détruit, oppresse, assassine. Lorsque le jugement de Dieu passe, c'est la vie qui renaît. Il y a le feu de Dieu par lequel il purifie et donne une vie nouvelle ; et il y a le feu des humains, soif de pouvoir qui dévore et tue, quand les humains se prennent pour Dieu. Quand ils prétendent juger à la place de Dieu. Quand ils confient le pouvoir à quelqu'un qui s'en sert pour tuer.

Nous ne sommes pas appelés à être des buissons d'épines, ni à souhaiter que règne sur nous un buisson d'épines. Nous sommes appelés à réfléchir aux dangers du pouvoir, à ne jamais cesser de réfléchir à nouveaux frais aux modes de mise en œuvre du pouvoir. Nous sommes appelés à nous réjouir qu'il y ait dans ce monde des oliviers, des figuiers, des vignes, et à être nous-mêmes des oliviers, des figuiers, des vignes, et toutes les autres plantes qui sont la métaphore de la vie, la vraie vie qui porte du fruit, des fruits insérés dans ce monde pour le rendre plus beau, plus joyeux, plus doux.

Alors, allez et fructifiez : en ce sens-là c'est une responsabilité collective et individuelle, et surtout la plus belle des libertés qui soient. Amen

**Coordination nationale Évangélisation – Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris

Service Notes Bibliques et Prédications  
Contact : [nbp@epudf.org](mailto:nbp@epudf.org)